

R I C A R D O P I G L I A

LA VILLE ABSENTE

Roman

*Traduit de l'espagnol (Argentine)
par François-Michel Durazzo*

« À LA MÉMOIRE DE ZULMA
VIERGE-FOLLE HORS BARRIÈRE
ET D'UN LOUIS »
TRISTAN CORBIÈRE

ZULMA
122, boulevard Haussmann
Paris VIII^e

Ouvrage traduit avec le concours du Centre national du livre.

Ouvrage publié avec le concours du Conseil Régional de Basse-Normandie
et du Centre régional des Lettres de Basse-Normandie.

Titre original : *La ciudad ausente*

© Ricardo Piglia 1992, 2003 c/o Guillermo Schavelzon & Asoc.,
Agencia Literaria info@schavelzon.com
© Zulma, 2009, pour la traduction française.

*Obra editada en el marco del Programa Sur de Apoyo
a las Traducciones del Ministerio de Relaciones Exteriores,
Comercio Internacional y Culto de la República Argentina.*

ISBN :

978-2-84304-486-1

N° d'édition : 486

Dépôt légal : septembre 2009

Diffusion : Seuil — Distribution : Volumen
zulma@zulma.fr

Si vous désirez en savoir davantage sur Zulma ou sur *la Ville absente*
et être régulièrement informé de nos parutions,
n'hésitez pas à nous écrire
ou à consulter notre site.
www.zulma.fr



CHAPITRE I

La rencontre



Junior disait qu'il aimait vivre à l'hôtel parce qu'il était d'origine anglaise. Lorsqu'il disait « anglaise », il pensait aux voyageurs anglais du XIX^e siècle, aux commerçants et aux contrebandiers qui abandonnaient famille et amis pour parcourir les territoires qui n'avaient pas encore été touchés par la révolution industrielle. Solitaires et presque invisibles, ils avaient inventé le journalisme moderne parce qu'ils avaient laissé derrière eux leur histoire personnelle. Ils vivaient dans des hôtels, écrivaient leurs chroniques et entretenaient des relations caustiques avec les gouverneurs de la région. Alors, quand sa femme le quitta et partit vivre avec leur fille à Barcelone, Junior vendit tout ce qui restait dans la maison et passa son temps à voyager. Leur fille avait quatre ans et manquait tellement à Junior qu'il rêvait d'elle chaque nuit. Il aimait sa fille plus qu'il ne l'aurait cru et il voyait en elle une image de lui-même. Elle était ce qu'il avait été, mais dans une peau de femme. Pour fuir cette image, il fit deux fois le tour du pays, se déplaçant en train, dans des voitures de location et des cars qui assuraient la liaison entre les provinces. Il descendait dans des pensions, des résidences du Rotary Club, chez les consuls d'Angleterre, et il essayait de tout voir

avec les yeux d'un voyageur du XIX^e siècle. L'argent de ce qu'il avait vendu commençant à manquer, il rentra à Buenos Aires et alla chercher du travail au quotidien *El Mundo*. Il obtint une place, débarqua au journal un après-midi avec sa tête d'halluciné, et Emilio Renzi le promena à travers la rédaction pour lui faire connaître les autres prisonniers. Au bout de deux mois, il était l'homme de confiance du directeur et était chargé des enquêtes spéciales. Avant qu'on n'ait pu s'en rendre compte, il contrôlait à lui seul toutes les informations de la machine. Au début, on pensa qu'il travaillait pour la police, parce qu'il publiait les informations avant que les faits ne se soient produits. Il lui suffisait de décrocher son téléphone pour recevoir les histoires avec deux heures d'avance. Il n'avait pas trente ans mais avait l'air d'un vieux de soixante, avec son crâne rasé, son regard obnubilé, typiquement anglais, et ses petits yeux bigles qui se croisaient en un point perdu de l'océan. D'après Renzi, son père avait été l'un de ces ingénieurs ratés qu'on envoyait de Londres surveiller l'embarquement du bétail dans les trains qui arrivaient des estancias d'hivernage. Ils avaient vécu dix ans à Zapala, où finissaient les voies des Chemins de fer du Sud. Au-delà, c'était le désert, la poussière des os qu'avait abandonnés au vent le massacre des Indiens. *Mister Mac Kensey* était chef de gare et il se fit construire une maison recouverte d'un toit de tuiles rouges, identique à celle qu'il possédait en Angleterre. La mère de Junior, une Chilienne, s'était aussi enfuie avec sa plus jeune fille, pour aller vivre à Barcelone. Renzi apprit cette

histoire d'une cousine de Junior, venue un jour le trouver au journal et que ce fou avait refusé de recevoir. C'était une amusante rouquine et Renzi l'emmena dans un bar, puis dans une maison de rendez-vous et, à minuit, il la raccompagna à la gare de Retiro où il la laissa dans le train. Mariée à un ingénieur naval, elle vivait à Martínez et pensait que son cousin était un génie incompris, obsédé par le passé de sa famille. Le père de Junior était comme son fils, quelqu'un de délirant et de complexé, qui passait les nuits blanches de Patagonie à écouter les émissions sur ondes courtes de la BBC de Londres. Il voulait effacer toute trace de sa vie personnelle et vivre comme un être fantasque dans un monde inconnu, suspendu aux voix qui lui arrivaient de son pays. Cette passion paternelle expliquait, d'après Renzi, la rapidité avec laquelle Junior avait capté les premières transmissions défectueuses de la machine de Macedonio. Réaction typiquement britannique, disait Renzi : dresser son fils à suivre l'exemple d'un père qui passe sa vie collé à un poste de radio à ondes courtes.

— Il me rappelle, dit un jour Renzi, l'époque de la Résistance, quand mon vieux passait des nuits entières à écouter les bandes magnétiques de Perón que lui rapportait clandestinement un envoyé du Mouvement. C'étaient des bandes de la première génération, que l'on tirait et déroulait, elles étaient glissantes, de couleur marron, et il fallait les mettre sur une tête de lecture grosse comme ça, puis rabattre le couvercle du magnétophone. Je me souviens du silence qui précédait, puis

du vrombissement de la bande avant d'entendre le début de l'enregistrement, avec la voix d'exilé de Perón, qui commençait toujours ses messages en disant *Comrades* et en marquant une pause comme s'il avait attendu les applaudissements. Nous nous tenions autour de la table, dans la cuisine, à minuit, concentrés comme le père de Junior, mais pleins de confiance en cette voix qui venait du néant, que l'appareil rendait toujours un peu lente et comme déformée. Perón aurait dû penser à parler sur ondes courtes, n'est-ce pas ? dit Renzi, en adressant un sourire à Junior, depuis l'Espagne dans des émissions de nuit, avec la friture et les interférences, de cette manière sa parole serait arrivée au moment même où il parlait. N'est-ce pas ? Car nous écoutions les bandes quand la situation avait déjà changé, tout semblait dépassé et hors de propos. Je m'en souviens chaque fois que j'entends parler des enregistrements de la machine. Il vaudrait mieux que le récit se fasse en direct, le narrateur doit toujours être présent. Bien sûr, j'aime bien l'idée de ces histoires, comme hors du temps et qui commencent chaque fois qu'on en a envie.

Ils étaient descendus prendre un sandwich au café après la fermeture et, pendant que Renzi parlait de la voix de Perón, de la résistance péroniste, et commençait à raconter l'histoire d'un ami de son père, celui qu'on appelait Monito vint prévenir Junior qu'il y avait quelqu'un au téléphone. C'était un mardi, à trois heures de l'après-midi, et l'éclairage de la ville fonctionnait toujours. À travers la vitre, on voyait l'éclat électrique

des ampoules qui brillèrent sous le soleil. « On dirait un cinéma, pensa Monito, un écran de cinéma avant le début du film. » Il percevait ce qui se disait à notre table à mesure qu'il s'en approchait, comme si on augmentait le volume d'une radio.

— Il était fou, mais complètement fou, racontait Renzi. Il criait « Vive Perón ! » et il tenait tête à tout ce qui se présentait. « Pour être péroniste, premièrement, disait-il, il faut avoir des couilles. » Il était capable d'armer un flingue en moins d'une minute, n'importe où, dans un bar, sur une place, il remuait ses petits doigts comme ça, on aurait dit un aveugle. La famille avait tenu une armurerie entre les rues Martín García et Montes de Oca, si bien qu'il avait joué avec l'artillerie depuis sa naissance. Dans le Mouvement, les *muchachos* le surnommaient Frère Luis Beltrán et ils avaient tous fini par l'appeler le Frère, mais certains qui l'avaient connu au début, le début de la révolte, dans les années 1955-56, l'appelaient Billy the Kid, surnom que lui avait donné le gros Cooke, car en le voyant on avait l'impression de se trouver face à un gamin maigrichon, fragile, on lui donnait quinze ou seize ans et il avait même les pompiers à ses trousses.

Plusieurs personnes entouraient Renzi à la table de Los 36 Billares. Monito se laissa distraire un moment, s'arrêtant pour écouter l'histoire, puis il fit le geste de tourner une manivelle dans l'air et Junior pensa que c'était encore cette femme qui l'appelait au téléphone. « C'est elle ! pensa Junior, c'est sûr ! » Une inconnue lui téléphonait et lui donnait des renseignements comme

s'ils étaient de vieux amis. La femme devait connaître les informations qu'il publiait dans le journal. Depuis que s'étaient confirmées les rumeurs sur certains dégâts dans la machine, des gens à l'esprit dérangé avaient commencé à lui passer des renseignements confidentiels :

— Écoutez, lui dit la femme. Il faut que vous alliez à l'hôtel Majestic, entre la rue Piedras et l'avenue de Mayo. Vous avez noté ? Fuyita, c'est un Coréen, il habite là. Vous irez, oui ou non ?

— J'y vais, dit Junior.

— Dites-lui que c'est moi. Que vous avez parlé avec moi.

— *Ta** , dit Junior.

— Tu es uruguayen ?

— Anglais, dit Junior.

— Allez, dit-elle. Ne fais pas le malin, c'est du sérieux.

La femme savait tout. Elle avait l'information. Mais elle prenait Junior pour un ami de son mari. Parfois, la nuit, elle le réveillait pour lui raconter qu'elle n'arrivait pas à dormir. « Il y a beaucoup de vent ici, lui disait-elle, ils laissent la fenêtre ouverte, on se croirait en Sibérie. »

Elle parlait en code, sur le ton allusif et un peu bête de ceux qui croient à la magie et à la prédestination. Tout était à double sens, cette femme vivait dans une sorte de mysticisme paranoïaque. Junior nota le nom de

* *Ta* : adverbe indigène signifiant *oui* en Uruguay.

l'hôtel et les renseignements sur Fuyita. « Il y a une femme dans une boîte de conserve qui sort avec le gros Saurio. Tu notes ? lui avait-elle dit. Ils vont fermer le Musée, alors dépêche-toi. Fuyita est un voyou, ils l'ont engagé comme garde. » Soudain, il lui vint à l'esprit que cette femme se trouvait dans un asile psychiatrique. Une folle qui l'appelait de l'hôpital Vieytes pour lui raconter une histoire très bizarre sur un gangster coréen qui gardait le Musée. Il s'imagina une cabine publique dans l'hospice. Contre un mur qui s'écaillait, sous une galerie ouverte, devant les arbres dégarnis du parc, cet appareil était la chose la plus triste au monde. La femme parlait tout le temps de la machine. Elle lui fournissait des renseignements, lui rapportait des histoires : « Elle est en connexion, et elle ne le sait même pas. Elle ne peut pas se déconnecter, elle sait qu'elle doit parler avec moi, mais elle ne se rend pas compte de ce qui arrive. » Il allait bien vérifier tous ses renseignements et se disposa à se rendre au Majestic. Il devait utiliser les informateurs qu'il avait sous la main. Il n'avait pas vraiment le choix. Il avançait à tâtons. L'information était très contrôlée. Personne ne disait rien. Seules les lumières toujours allumées de la ville indiquaient qu'il y avait une menace. Tout le monde semblait vivre dans des mondes parallèles, sans liens les uns avec les autres. « Le seul lien, c'est moi », pensa Junior. Chacun faisait semblant d'être quelqu'un d'autre. Peu avant de mourir, le père de Junior s'était souvenu d'une émission sur la psychiatrie qu'il avait écoutée lors d'une diffusion de *la Science pour tous*, à la BBC : « Il faut prendre des pré-

cautions lorsqu'on se trouve face à un délire de simulation, avait expliqué un médecin à la radio, comme celui des fous dangereux capables de feindre la docilité ou celui des idiots capables de feindre une grande intelligence. » Et son père riait, ses poumons sifflaient, il avait du mal à respirer, mais il riait. « On ne sait jamais si une personne est intelligente ou s'il s'agit d'un imbécile qui *feint* d'être intelligent. » Junior raccrocha le combiné et revint dans la salle. Renzi était déjà en train de raconter un nouveau chapitre de l'histoire de sa vie.

— Quand j'étais étudiant et que j'habitais à La Plata, je gagnais ma vie en enseignant l'espagnol aux Tchèques, aux Polonais et aux Croates de droite que la marche de l'Histoire expulsait de leur pays. En général, ils habitaient un vieux quartier de Berisso, appelé l'empire austro-hongrois où, depuis la fin du XIX^e siècle, étaient venus s'installer les immigrants d'Europe centrale. Ils louaient une chambre dans les baraquements en bois et en tôle du quartier et travaillaient aux chambres froides en attendant de trouver mieux. Le congrès pour la Liberté de la Culture, une organisation de soutien aux anticommunistes d'Europe de l'Est, les protégeait et faisait tout son possible pour leur venir en aide. À La Plata, un accord avait été passé avec l'université et on engageait des étudiants en lettres pour leur apprendre un peu de grammaire espagnole. Dans ces années-là, j'ai été témoin de beaucoup de situations pathétiques, mais rien de plus triste que l'histoire de Lazlo Malamüd. Ancien critique renommé, professeur de littérature à l'université de Budapest, c'était le plus grand

spécialiste en Europe centrale de l'œuvre de José Hernández. Sa traduction du *Martín Fierro* en hongrois avait reçu le prix annuel de l'Association internationale des traducteurs (Paris, 1949). Marxiste, il était entré au Cercle Petöfi et avait survécu au nazisme, avant de s'enfuir en 1956, quand les tanks russes étaient entrés en Hongrie, parce qu'il n'avait pas pu supporter d'être massacré par ceux en qui il avait cru. Ici, il s'était retrouvé entouré de gens de droite et, pour sortir de ce milieu, il avait tenté d'entrer en contact avec des cercles d'intellectuels, auprès de qui il s'était fait connaître comme traducteur d'Hernández. Il lisait correctement l'espagnol, mais ne le parlait pas. Il connaissait par cœur son *Martín Fierro*, qui lui fournissait son vocabulaire de base. Arrivé ici dans l'espoir d'occuper un poste à l'université, il devait pour l'obtenir seulement être capable d'enseigner en espagnol. On lui avait demandé de donner une conférence à la faculté de Lettres, où se trouvait Héctor Azeves, et son avenir en dépendait. Plus la date de celle-ci approchait, plus la terreur le paralysait. Nous nous sommes rencontrés pour la première fois à la mi-décembre, et la conférence était annoncée pour le 15 mars. Je me rappelle que je prenais le tramway n° 12 pour me rendre à la petite chambre qu'occupait Lazlo dans le bas de Berisso, derrière la chambre froide. Nous nous asseyions tous deux sur le lit, prenions une chaise en guise de bureau, et nous commençons à travailler sur la méthode de Lacau-Rosetti. L'université me donnait dix pesos par mois et je devais rapporter une sorte d'imprimé nanti

de la signature de Malamüd, certifiant qu'il avait assisté au cours. Je le voyais trois fois par semaine. Il me parlait un idiome imaginaire, plein de *r* gutturaux et d'interjections propres aux gauchos. Dans une langue approximative, il tentait de m'expliquer son désespoir de se voir condamné à s'exprimer comme un enfant de trois ans. Il était à ce point terrorisé par l'imminence de la conférence qu'il ne parvenait pas à passer le cap des verbes de la première conjugaison. Et il était si déprimé qu'un après-midi, au bout d'un très long silence, je lui ai proposé de lire à sa place ce qu'il voulait dire. Alors le pauvre Lazlo Malamüd a éclaté de rire pour me montrer qu'il n'avait pas perdu le sens du ridicule, malgré le caractère désespéré de la situation. Comment aurais-je pu lire sa conférence, si c'était lui qui devait enseigner ? « Pas travailler, alors mort de cette peine extraordinaire », avait-il dit. Il était comique, oui, il est comique de voir quelqu'un qui ne sait pas parler essayer de s'expliquer avec des mots. Un après-midi, je l'ai trouvé assis face à la fenêtre, à bout de forces, décidé à renoncer. « Pas plus, dit-il, une vie malheureuse. Moi pas mériter si grande humiliation. *D'abord vient la fureur, avant l'abatement. Les yeux versent des pleurs, sans calmer leur tourment.* » J'ai toujours pensé que cet homme qui essayait de s'exprimer dans une langue dont il ne connaissait que le plus grand poème était la métaphore parfaite de la machine de Macedonio. Raconter avec des mots perdus l'histoire de tout le monde, narrer dans une langue étrangère. Tu vois ? Regarde ce qu'on m'a donné, poursuit Renzi en montrant à Junior une

cassette. C'est une histoire vraiment étrange. Celle d'un homme qui n'a pas de mots pour nommer l'horreur. Certains disent que c'est un faux, d'autres que c'est la pure vérité. Les intonations de la voix, un document dur, tout droit sorti de la réalité. Des copies circulent dans toute la ville. On les fait à Avellaneda, dans des ateliers clandestins de province, les sous-sols du marché d'El Plata, la station de métro Nueve de Julio. On dit que ce sont des faux, mais ce n'est pas comme ça qu'on va les arrêter, disait Renzi en riant. Puisque ça a commencé avec Cambaceres, le roman argentin, la poésie nationale, c'est là-dessus que tu dois écrire, Junior, qu'est-ce que tu attends ?

— Il y a une femme qui me téléphone, dit Junior. Elle m'appelle pour me passer des informations. Elle me dit d'aller tout de suite à un hôtel, le Majestic, entre la rue Piedras et l'avenue de Mayo, il y a là-bas un type, un certain Fuyita, un Coréen qui travaille au Musée, un agent de sécurité, le gardien de nuit. Je ne sais pas, il travaille peut-être pour la police.

— Dans ce pays, ceux qui ne sont pas en prison travaillent pour la police, dit Renzi. Y compris les voleurs.

Junior se tut. Il partait.

— Je t'ai donné l'enregistrement ? dit Renzi. Tiens, ajouta-t-il, et il lui tendit la cassette. Tu l'écoutes, et après tu m'appelles.

— Parfait, dit Junior.

— Je t'attends ici demain.

— À six heures, dit Junior.

— Salut.

— D'accord.

— C'est plein de Japs, dit Renzi.

Dans la rue, les voitures allaient et venaient.

« Ils passent leur temps à surveiller, même si ça ne sert à rien », pensa Junior.

Dans le ciel gris, à 15 h 50, l'hélicoptère de la Présidence passa au-dessus de l'avenue en direction du fleuve. Junior regarda l'heure et descendit dans le métro. Direction place de Mayo. Il voyageait appuyé contre la vitre, à moitié endormi, se laissant emporter par le roulis du wagon. « Ils se regardent les uns les autres, les imbéciles, c'est pour ça qu'ils descendent sous terre. » Une vieille femme était là, debout, le visage tuméfié par les larmes. Des gens simples, des prolos endimanchés, avec des vêtements à la mode, *made in* Taïwan. Des couples se tenant par la main, observant les gens dans le reflet de la vitre. Les bronzés, les « péroniches », comme disait Renzi. « *À eux tous, ils m'ont fait la boule à zéro*, chanta Junior en silence. *Je suis le muet. Je chante dans ma tête.* » Le coiffeur de la rue Constitución était un rital qui ne voulait pas au début : « Qu'est-ce que tu vas faire, petit ? — Je ne veux pas avoir de poux », avait dit Junior. Sa boule blanche, il la faisait reluire avec de la brillantine (Je ne veux pas de poux). Miguel Mac Kensey (Junior), un voyageur anglais. La rame illuminée traversa le tunnel à 80 km/h.